VERONIQUE HABANN

OU L'INVENTION DE LA CABANE DE JARDIN, UNE RÉVOLUTION MONDIALE

Éditions Dujardin
ISBN : 978-2-9561667

Véronique Habann
ou
l'invention de la cabane de jardin, une révolution mondiale !

Ouvrage collectif de

Patricia PRÉVÔT
Jean-Jacques ROMANES
Marina MOREL
Viviane POCHIN
Juliette DUPUIS

Coordonné par

Emmanuel LAMBERT
(Bulles de Zinc)

~ Chapitre 1 ~
L'impasse des origines

Éclosion d'une fleur

Il y a des personnes qui restent discrètes en toutes circonstances, Véronique est de celles-là. À sa naissance, le lundi 18 mars 1901, Véronique ne pousse aucun cri. Elle s'ouvre à la vie dans le silence ; non loin d'elle, dans la ferme de ses parents, des légumes poussent, des fleurs éclosent. Un siècle est en train de naître, sans faire de bruit, Véronique en fait partie.
Si ce siècle va bientôt faire parler de lui – avec ses deux guerres mondiales, la chute du mur de Berlin et le naufrage du Titanic, il débute par un mystère autour de ce personnage de légende qui vient d'arriver au monde :
Véronique Habann.

Tout d'abord un nom étrange, d'où vient-il ? Quelles sont ses origines ? Nul ne peut répondre à cette question. Certains ont prétendu qu'avec un tel nom à coucher dehors, Véronique est un personnage inventé, et depuis, ne cessent de se tourmenter le cerveau. Ils prétendent qu'on ne sait pas non plus à quoi elle peut ou aurait pu ressembler, quels ont été ou auraient pu être ses goûts, ses passions, ses défauts ou ses qualités - ce sont pourtant là des données qui forment une personne et font que l'on s'y attache...
Alors d'aucuns décidèrent – on ne sait pas non plus qui, ni en quelles circonstances – de lui attribuer quelque chose qui ressemblerait à un tour de force, à une œuvre d'art, à quoi que ce soit de louable et d'impressionnant.
Cela se passe sur Nantes ouest, quartier Bellevue... On n'y voit guère que du béton, du béton et toujours du béton, agrémenté de quelques espaces de terre battue, de buissons malades et d'herbes folles… Et pourtant !
Pourtant il y a aussi là les prémisses d'une histoire invraisemblable née au creux des jardins.

Un nom en forme de destin

C'est en grande partie à cause de son nom que l'existence de Véronique a été mise en doute. Si le prénom de Véronique est très peu utilisé à la fin du

dix-neuvième siècle - on en recense une centaine en France - son nom de famille lui, est totalement inconnu à cette période.

D'où vient-il ?
L'hypothèse la plus vraisemblable est que son nom d'origine ait été mal orthographié. Véronique serait en réalité née Chabanne. Autrefois l'état civil était écrit au porte-plume, parfois même avec une plume d'oie. Le temps passe, la pluie, les lieux humides, les documents rongés par les rats ou les mites… et le « C » disparaît. Puis le « E ». Chabanne devient Habann.
En le recopiant quelques années plus tard avec une mauvaise orthographe, l'administration officialise ce nom et l'erreur devient vérité – comme c'est arrivé pour beaucoup de personnes en ce début de vingtième siècle.

L'hypothèse est fort probable, mais le teint mat des parents Habann font que d'autres ont privilégié une seconde version : la famille aurait immigré au dix-neuvième siècle et aurait volontairement modifié son nom de famille - d'autant que des Habann, il y en a peu, voire pas du tout dans le monde. Une déformation d'un autre nom donc, mais lequel ?
Habban venu d'Inde ? Habani d'Algérie ? Habana des Philippines ?

De ces deux hypothèses, laquelle est la bonne ?
Nul ne le sait et la plupart des personnes qui auraient pu aujourd'hui nous orienter sont maintenant décédées. On s'est aussi posé la question de savoir pourquoi Véronique n'a pas cherché à reprendre son nom initial ? Le risque est sans doute de créer un vrai bazar psychologique pour tout refaire et remettre en ordre l'histoire d'une vie.

Quelle que soit l'hypothèse, anecdote d'une erreur administrative ou transformation volontaire d'un nom étranger, le destin est farceur quand il donne ce nom de Habann à la femme qui va inventer dans un jardin, la toute première cabane.

~ Chapitre 2 ~

De Jules Verne à l'indépendance

[1901-1919]

Tonton Jules Verne

Véronique eut très jeune un bien célèbre ami en la personne de Jules Verne… C'est un épisode très peu connu de la vie de l'écrivain, qui, à cette époque, s'était installé à Amiens, dans la ville natale de sa femme. Auteur à succès, conseiller municipal, il avait une vie bien remplie. Mais Jules Verne était resté très attaché à sa ville de naissance, la ville de son enfance, de sa jeunesse. L'été, pendant son adolescence, il le passait dans la maison de campagne familiale, à Chantenay. Il partait alors explorer le monde des journées entières, entraîné par son imagination débordante. Il adorait passer des heures perché dans les arbres, à s'imaginer capitaine. Il est tout à fait probable que certains de ses grands livres soient nés à cette époque. Voilà, Jules Verne cultivait une certaine nostalgie de cette époque et, secrètement, il revenait parfois à Nantes. Ces escapades se sont intensifiées à la fin de sa vie, à la suite de drames (la mort de son éditeur, sa blessure à l'arme à feu provoquée par son neveu) et probablement en réaction à sa santé déclinante.
Quelques rares témoignages nous amènent ainsi à penser qu'à partir de 1896, il venait très régulièrement…
Et alors, quand il venait, Jules Verne reprenait les chemins de son enfance au travers de la campagne nantaise. Mais voilà, il n'avait plus le souffle et l'endurance de sa jeunesse ! Alors, un dimanche d'été où le soleil brillait trop fort, il fut pris d'une soif terrible qui l'amena au bord du malaise. Passant près d'une ferme, il s'arrêta pour demander de l'eau. C'était la ferme des Habann.
Cette fois-là, à peine entré dans la cuisine, ses yeux ont plongé dans ceux de la petite Véronique, alors âgée d'un an et demi, et une insolite amitié naissait. Après cette première rencontre, lors de ses visites nantaises, il ne manquait jamais de passer par la ferme Habann. La petite Véronique adorait Jules Verne, quand elle le voyait arriver au loin, elle courait à sa rencontre et lui réclamait « *Tonton Jules, une histoire !* ». Car oui, Jules Verne avait

évidemment des histoires plein la tête et prenait grand plaisir à les raconter à Véronique, pendant des heures.

Certains spécialistes assurent avoir découvert des sources laissant à penser qu'une tante de Véronique s'était installée à Amiens à la fin du dix-neuvième siècle et qu'il n'est donc pas impossible qu'ils se soient vus là-bas, dans sa maison proche de la voie ferrée, à l'occasion des visites de la famille Habann. Celles-ci semblent néanmoins être restées rares.

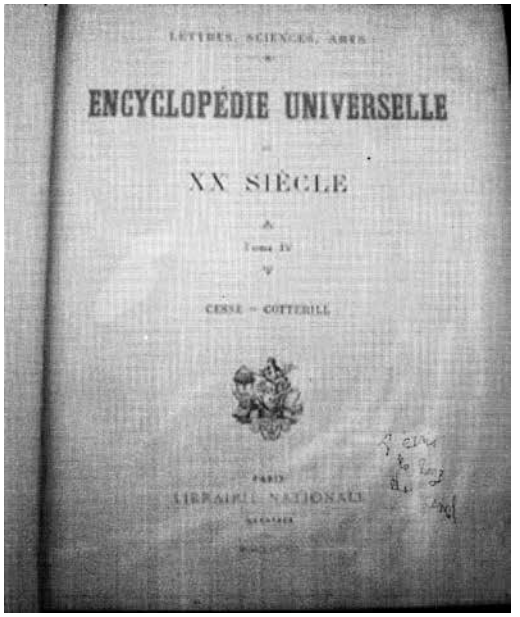
Jules Verne est mort quand Véronique avait quatre ans. Triste, oui ça elle l'a été ! Mais ces quelques années d'amitié avaient suffi à laisser une empreinte indélébile de ce grand homme en elle. Pour toujours, Véronique serait cette femme curieuse, avide de découvertes et d'aventure !

Il est amusant de voir aujourd'hui qu'au détour de la vie de grands hommes, l'Histoire laisse certaines rencontres dans l'oubli. Combien de biographies sur ce romancier génial mentionnent le nom de Véronique ? Presque aucun ! « *Le monde oublie parfois de rendre célèbres ses inconnus* » nous disait un responsable des archives. Il nous a fallu bien des recherches, de la patience, des rencontres et des hasards pour retrouver d'autres paroles, quelques écrits et lever le mystère Habann.

L'ombre de l'enfance…

Non pas que son enfance fut noire, au contraire, elle semble heureuse mais c'est une période dont nous savons très peu de choses. Nous savons seulement qu'à l'époque ses parents ont une ferme entourée de champs, ils sont sans doute assez riches car ils aiment les beaux vêtements, et sont bien habillés quand ils sortent, quelque chose qui restera dans les habitudes de Véronique.

Véronique aimera cette nature environnante, courir dans les champs et sans doute faire l'école buissonnière, comme en témoignent les registres d'absence de l'école qu'elle fréquentait.


LETTRES, SCIENCES, ARTS

ENCYCLOPÉDIE UNIVERSELLE

XX SIÈCLE

CESSE – COTTERILL

PARIS

LIBRAIRIE NATIONALE

Ci-dessus: « J'écris le long du canal » - Page de l'Encyclopédie Universelle annotée de la main de Véronique.

Quelques pages arrachées, retrouvées annotées de dessins et de remarques enfantines, nous ont permis de deviner qu'elles provenaient de l'Encyclopédie Universelle du XXè siècle[1] - mais elles nous ont aussi permis de nous dire que si Véronique ne fréquentait qu'irrégulièrement la classe, elle aimait lire et se plongeait souvent dans l'encyclopédie de ses parents… une manière aussi sans doute de regarder dans le détail tous ces lieux que Jules Verne lui racontait.

Une encyclopédie qui nous confirme encore une fois que la famille était aisée car tout le monde ne pouvait se payer de tels ouvrages à l'époque.

… et la lumière d'un voyage au soleil

A la mort de Jules Verne, Véronique était semble-t-il inconsolable. Elle pleurait, réclamait son « *Tonton Jules* » et ne cessait de parler de Suez. Suez, le dernier lieu avec lequel Jules Verne l'avait fait rêver en lui racontant « *Le tour du monde en 80 jours* ». Elle avait été fascinée par cette histoire de canal gigantesque.

1 Encyclopédie éditée en 1903.
Voir : http://www.authentic-antiques.com/encyclopedie_universelle_XXe_siecle.html

C’est ainsi que ses parents lui offrirent son tout premier voyage exotique, en Égypte, le long du canal… On ne sait que peu de choses de cette escapade, hormis qu’elle dura vraisemblablement plus d’un mois et que le départ en paquebot depuis Marseille eut lieu le 7 juillet 1907 - les tickets ont été retrouvés dans un grenier, nous en reparlerons.
Elle (on ne sait pas du tout qui l’accompagnait) débarqua à Port Saïd puis voyagea certainement tout au long du canal jusqu’à Suez où elle reprit un paquebot pour rentrer en France. Qui sait ce qu’elle vécut alors ? Aucune trace écrite n’a été retrouvée.
Ce qui est certain, c’est que Véronique, du haut de ses six ans, rentra changée à jamais de ce voyage. Par la suite, il semble qu’elle accumula les récits de voyages qu’elle dévorait, chez elle, mais aussi à l’école. Un ancien camarade de classe avait une fois raconté que pendant les cours qui l’ennuyaient, elle lisait discrètement son roman du moment, bien dissimulé à l’intérieur de son manuel...

1914 : Première Guerre et autres révélations

1914, une date qui sonne comme un coup de poing. C’est le début de la Première Guerre mondiale, le père de Véronique est mobilisé, il va partir sur le front et ne jamais en revenir. Simone, la maman de Véronique, se retrouve seule à élever ses enfants.
Les périodes troubles sont propices à la conservation des archives et aux souvenirs. En nous penchant sur la Première Guerre mondiale, nous avons pu recueillir de la bouche même de quelqu’un qui l’a connue d’autres témoignages - dont ce souvenir qui va forger une vie :
« Véronique, à force d’avoir cultivé dans les champs avec sa famille quand elle était enfant, elle a eu un lumbago ».
Lumbago ! Un mystère se lève avec ce mot qui nous permet aujourd’hui de comprendre une des particularités de la première cabane de jardin que Véronique a construite en 1966, comme nous le verrons plus loin.

Cette photo d’époque[2] nous montre effectivement que les conditions de travail aux champs s’étaient considérablement durcies. Les hommes et les bêtes étant partis, les femmes ont dû faire un travail extrêmement harassant pour non seulement assurer la survie alimentaire des habitants, mais aussi ravitailler les soldats au front. Les enfants étaient le plus souvent associés à ces travaux. On comprend que certaines personnes – dont Véronique – en ont porté des séquelles à vie.

Toujours le même témoignage de cette femme :
« *C’est vrai qu’à l’époque les temps de galère étaient rudes, patates par-ci par-là, et des betteraves. (...) Du lait de vache aussi, une saveur qu’elle aimera toute sa vie (...) Mais de tout ça et d’autres elle n’en a cure, c’est une aventurière* ».

Voilà un autre aspect de sa personnalité : l’aventure, déjà révélée dans sa rencontre avec Jules Verne mais qui prend véritablement corps avec la guerre et à la fin de celle-ci.

2 Photo visible sur le site :
http://www.histoire-pour-tous.fr/histoire-de-france/5019-les-civils-dans-la-premiere-guerre-mondiale.html

En 1918, son papa ne rentrera pas. Véronique aide beaucoup aux tâches familiales, elle comprend qu'une de moins dans une famille, cela peut être aussi un souci de moins pour sa mère – et que si la vie est belle, elle peut aussi être un poids. Véronique prend rapidement son indépendance pour ne pas devenir un fardeau ; « *une bouche de moins à nourrir comme on dit si bien.* »

Avec cette indépendance, vient le temps des nombreuses sorties sur Nantes… et l'envie de repartir visiter le monde !

~ Chapitre 3 ~

L'étranger et une étrange photo

[1919-1938]

Une valise pleine de voyages

À ses dix-huit ans, entre deux excursions qui se faisaient de plus en plus longues, Véronique se fit offrir une grande valise en cuir. Elle la remplit autant qu'elle put de vêtements, de chaussures et de livres d'aventures et elle partit. Pendant cinq longues années, personne ne la revit dans la contrée de Bellevue… Où est-elle allée ? Nous n'avons pas tous les éléments nous permettant de retracer avec précision son parcours. On sait cependant qu'elle est allée plusieurs fois au Maroc, pourquoi ?
Comme nous l'avons évoqué au début, il est possible qu'une partie de sa famille en soit originaire, et notamment une tante.
Différents documents laissent à penser que Véronique a surtout voyagé en Afrique du Nord, au Moyen-Orient, jusqu'en Inde… probablement à la recherche de ses origines que ses propres parents lui ont tues. Comme cette carte postale, retrouvée des années plus tard dans le grenier d'une lointaine cousine de Véronique :

« Chère maman,
Je suis émerveillée par les paysages que je découvre chaque jour de mon voyage en Afrique. Plus que tout, j'aime ces balades à dos de chameau dans les grands déserts sahariens. Quel plaisir, après avoir affronté le soleil et le vide du désert que de découvrir une de ces oasis luxuriantes où rien ne manque. Je redécouvre l'eau, le vert, la vie à chaque fois.
Un jour ma chère maman, c'est décidé, moi aussi je cultiverai la terre. Ce jour n'est pas encore arrivé, car ma soif de voyage n'est pas étanchée, mais il viendra. Et je ramènerai de mes voyages toutes les astuces, savoirs et outils qui pourront m'aider à cultiver au mieux. Folklore local, je suis tombée amoureuse de ces petites huttes en feuilles de palmier construites au cœur des oasis…
Je t'embrasse tendrement et t'espère en bonne forme.
Ta Véronique »

On découvre ici les motivations qui vont guider Véronique au travers de ses voyages : la quête de savoirs autour de la culture de la terre. Mais pourquoi ? Certains avancent l'idée qu'au-delà d'une quête des origines, le premier voyage effectué par Véronique lorsqu'elle était toute jeune la traumatisa quelque peu. Elle avait alors passé des jours face à la mer dans un bateau, puis des jours encore au beau milieu du désert, sans rencontrer âme qui vive, sans voir de plantes, de fleurs... S'était-elle tout simplement profondément ennuyée ? Il semble en tout cas qu'elle ait aimé par la suite saisir les contrastes en traversant des étendues arides pour revenir finalement dans des espaces de végétation luxuriante. Une drôle de manie qu'elle avait développée là.

De ses cinq années de voyages, Véronique rentra presque noire de peau, vêtue de tenues exotiques dont elle aura le goût toute sa vie, et riche d'une érudition stupéfiante quant à la culture de la terre. Elle se rendit indispensable dans le voisinage pour tout ce qui concernait le jardinage et avec une spécialité exotique qu'elle maîtrisait à la perfection : la culture de l'arganier. Elle aura d'ailleurs été la seule à réussir à faire pousser cette plante endémique du Maroc… Et comme là-bas, les chèvres de la ferme montaient dans les branches, à la stupéfaction de tout le voisinage.

L'alliance d'une photo et d'un détail

C'est après ce retour que date l'une des rares photos que nous ayons de Véronique. Un hasard étonnant nous a permis de retrouver ce document d'archives[3]. Si, d'après les descriptions que l'on a d'elle, il s'agit probablement de Véronique, la date en revanche reste imprécise ; sa tenue nous permet de la situer au milieu des années 1930.

3 Le destin de certains de ces hasards se trouve en page *Remerciements*.

Lorsque nous avons retrouvé cette photo, chacun a pensé qu'elle datait des jours qui ont suivi son mariage. Et au vu de sa prestance, on se doute qu'il devait y avoir du monde à la regarder ce jour-là, et que Véronique a suscité bien des regards et des commentaires.
Mais une seule personne a remarqué le détail qui avait échappé à beaucoup : « Véronique ne porte pas d'alliance, ça montre bien qu'elle n'est pas encore mariée. ». Une certitude. Et la suite de l'histoire nous dira d'ailleurs qu'elle ne se mariera jamais.

Nous avons cherché une autre occasion à laquelle aurait pu être prise cette photo.
Le seul texte que nous ayons pour l'authentifier a été retrouvé dans un autre grenier, dans une des maisons de la rue du petit verger, nous le restituons là dans son intégralité :

« DAME Véronique que voilà ! Chaussée de ses plus belles guêtres, bien blanches – et qui je dois le dire, étaient chères pour l'époque mais élégantes, tenant bien la cheville et cachant le mollet.
Aujourd'hui c'est dimanche, le tailleur gris est sans faux plis, bien repassé, le parapluie guindé n'y échappe pas, le chapeau quant à lui est bien vissé sur la tête, orné d'une jolie fleur sur le côté, son petit sac à main noir d'une sobriété parfaite contenant je pense un mouchoir et un petit porte-monnaie. Pas comme moi, où l'on croirait que je me promène avec ma valise…
Elle s'est fait photographier devant la chapelle de la ville voisine.
Cela tombe bien aujourd'hui le soleil brille, il reflète sur la mosaïque ancienne.
Cette femme est souriante, le regard franc, perçant même, direct. C'est vrai c'est une très belle femme, élégante, gracieuse, attention messieurs pour vos demandes en mariage, elle veille au grain. Pas sérieux s'abstenir, non mais ! »

Cette missive est étonnante. Nul doute qu'elle fait référence à la photo mais le ton est à la fois très détaché, observateur mais aussi très personnel sur la fin. On peut penser qu'elle a été écrite par quelqu'un qui aurait cherché à la marier, peut-être dans une de ces agences matrimoniales qui commençaient à se multiplier à l'époque.
Pourtant elle ne se mariera jamais…

~ Chapitre 4 ~

Les tourments de la guerre et la quiétude des jardins

[1939-1948]

Point de rencontre...

Autre grande période marquante de l'Histoire : la Seconde Guerre mondiale. Nantes et ses campagnes environnantes n'ont pas échappé à l'installation des Allemands. Comment la vie de Véronique a-t-elle croisé celle de ces soldats qui parlaient la langue de Goethe mais aussi le langage des armes.
Nous avons retrouvé deux témoignages.
Deux témoignages à certains endroits contradictoires – mais la vie n'est-elle pas une immense contradiction ? Deux témoignages qui font aussi ressortir une particularité commune, sorte de confession croustillante.

Le premier de ces récits a été trouvé sur un cahier presque déchiré, dans un grenier d'une des maisons de la rue de l'Aveyron. On pense que ces notes sont celles d'un historien local et au vu de certaines remarques (très personnelles), on peut également supposer qu'il a bien connu Véronique.

« Née en 1901, Véronique a 39 ans le 19 juin 1940, date à partir de laquelle l'armée allemande occupe la ville de Nantes. C'est une très belle femme, dans la force de l'âge, dotée d'un caractère exceptionnel, qui habite à Bellevue, c'est-à-dire en un point excentré, plutôt éloigné des turbulences urbaines dues à l'occupation allemande. Nous sommes dans un autre monde où le droit de la terre et les soins que nous devons lui apporter priment sur toutes autres considérations. Pourtant Véronique se tient au courant de ce qui se passe en écoutant la radio, puis les informations circulent par le bouche à oreille, sans pour autant nuire à l'harmonie des lieux, des pratiques en matière de culture de légumes et des contacts individuels, ce qui me rappelle un proverbe chinois : « L'empereur a tous les pouvoirs mais l'empereur est loin. » Alors, au mépris des idées reçues et des discours de toutes sortes, se

développent des approches et des échanges en un sens plus intimes, bien plus humains que partout ailleurs.
Lorsque Véronique pense à son bout de champ où elle cultive, et qu'elle croque sur papier l'organisation de ses plans de culture au coin d'une table de bistrot, sa jupe par moments remonte un peu sur ses jambes, lesquelles ne sont pas toujours aussi croisées qu'on pourrait le croire, ceci donnant à penser qu'elle aurait bien pu le faire chez elle et que si ça se passe en un lieu public, cela doit pouvoir dire quelque chose. Mais avec elle, les pensées insidieuses ne vont jamais très loin. Sous son couvert de femme ouverte à tout, couve comme chez les chats et tous les félins en général, une sauvagerie intrinsèque, une aptitude à se conserver toujours l'esprit en éveil et à bondir comme un fauve dès que le moindre agissement dépasse les bornes. Son attitude, le spectacle qu'elle semble donner d'elle-même, viennent du fait qu'elle est encore et toujours une campagnarde libre de ses mouvements, au naturel franc, direct, sans rapport avec ce que l'on pourrait prendre pour de l'indécence. En cela elle fait songer à certaines de ces Allemandes à la puissance rustre et si riches, si généreuses du cœur.
Il fait chaud. Les hommes surtout boivent beaucoup de bière. Véronique n'ira jardiner qu'à la fraîche, d'où un certain sentiment de solitude. Oui, même entouré, on est toujours seul dans son jardin. Je pense là à plusieurs formes d'éloignement, l'éloignement physique, géographique, et l'éloignement proprement mental. Si l'on dit de Véronique qu'elle a inventé la première cabane de jardin, ça ne peut donc être que dans cette part de solitude particulière aux gens qui sont justement très entourés, comme il en est pour les poètes et beaucoup d'artistes en général. »

Concernant l'installation des Allemands sur Nantes, ce témoignage concorde dans ses grandes lignes avec l'article de Louis Le Minor, un autre historien local : « Le château du Bois de la Musse »[4].
Il nous paraît donc très fiable dans ce qu'il annonce.

L'autre témoignage est celui d'une voisine qui habitait non loin de la ferme parentale. Marie - c'est le nom de cette femme - est aujourd'hui pensionnaire dans une maison de retraite à Bordeaux.

4 Article publié dans le n°6 et daté d'avril 1993

« Véronique ! Elle allait là où on lui donnait l'ordre de route pour y aller, car quand les Allemands sont arrivés, elle devait suivre le régiment et sur les routes diverses et variées, elle dormait comme tant d'autres par-ci ou par-là : dans le creux d'un arbre, sous un drap, un bâton et une corde pour tenir le tout, dans un baquet, sous terre dans des tunnels creusés pour s'y protéger, dans des bateaux de la Croix Rouge… mais elle m'a dit que jamais elle ne s'est plainte, car elle se dit toujours qu'il y a pire qu'elle.
Toutes ces routes qu'elle a dû suivre, tous ces endroits où elle a dû dormir avec les Allemands qu'elle avait choisis de suivre, font que certains ont prétendu qu'un d'entre eux lui a conté une amourette, mais vous savez bien ce que l'on dit, les qu'en-dira-t-on... ».

Si les deux témoignages divergent : selon l'un, Véronique serait partie avec les Allemands, selon l'autre elle serait restée sur Bellevue et c'est là qu'elle aurait côtoyé les Allemands, un fait est néanmoins commun : Véronique aurait eu une relation avec l'un d'eux.
On s'est longtemps demandé qui était le père de l'enfant qu'elle a eu, sans doute faut-il y voir là l'esquisse d'une paternité que Véronique a toujours cherché à cacher.

C'est une fille, madame !

Un événement majeur marqua la vie de Véronique en 1941.
Le 8 septembre, sur le tard, elle donna naissance à une petite fille, Annick. Le père ne la reconnut pas et personne ni à l'époque ni aujourd'hui n'a de certitude quant à son identité. Évidemment, une mère célibataire en 1941, ça ne passe pas inaperçu et les ragots vont bon train. Sans aucun doute c'est un des Allemands de passage qui aurait laissé ce petit souvenir à notre Véronique, comme on l'a vu dans les témoignages précédents ou dans certains poèmes qui vont suivre. La danse, la bière, Véronique semblait sans aucun doute aimer faire la fête… alors quoi, une soirée de trop, un verre de trop et une étreinte insouciante ? Ou bien vécut-elle une idylle passionnelle avec un soldat ennemi ?

En dépit de ses efforts pour mener sa grossesse discrètement, à l'époque le

voisinage fut dur avec Véronique. Moquée, rejetée, Véronique dut affronter la haine pendant quelques temps : on lui crachait dessus quand elle passait, on refusait de la servir dans les commerces de proximité, ce qui l'obligeait à se rendre principalement dans la commune voisine de Couëron, coiffée d'une perruque. Mais tout cela s'estompa à mesure que la petite grandissait. C'était une enfant adorable, douce, qui forçait l'admiration de tous en raison de ses talents stupéfiants : Annick était semble-t-il née avec un don pour le bricolage.
A trois ans, elle parlait parfaitement, maîtrisant précisément le vocabulaire et les notions de construction.
A quatre ans, elle dessinait ses premiers meubles.
Elle construisit elle-même et intégralement une bibliothèque en chêne massif à l'âge de cinq ans.
A sept ans, elle concevait et construisait des tables, des lits, des secrétaires, des bureaux pour ses voisins. Elle confectionnait également des fauteuils, dont elle réalisait la tapisserie.
A dix ans, elle réalisait des commandes pour des clients parisiens fortunés et il semble même que certaines de ses créations aient atterri à New-York…
… Il convient toutefois de rester prudent quant à cette « légende » qui nous est parvenue uniquement par une ancienne voisine, internée en 1960 en hôpital psychiatrique.
Véronique était devenue mère, et ça l'émerveillait. Souriante, légère, on ne l'avait jamais vue ainsi ! Elles passaient des heures ensemble à jouer dans une cabane improvisée ou dans les champs, à regarder des livres, à rire. Toute petite, elle lui lisait déjà les histoires de son ami Jules. Et ce qui était saisissant, c'est qu'elles se ressemblaient comme deux gouttes d'eau...

Parole d'historien, la suite

En mai 1943, Nantes se retrouve sous les bombardements des Alliés. Les journées du 16 et 23 septembre 1943 sont à ce titre dramatiques : plus de mille bombes sont lâchées sur la ville avec pour objectifs principaux la destruction des infrastructures portuaires et industrielles. Il y aura près de 1500 morts et plus de 2500 blessés.

Rue du Calvaire après un bombardement à Nantes

Le centre de Nantes est détruit, il y a un exode massif des Nantais vers les communes environnantes et dans les hameaux qui entourent la ville.
Face à cette arrivée de personnes, le problème majeur devient l'alimentation car il y a pénurie. Pénurie qui va continuer jusqu'à l'après-guerre.

Véronique et sa famille cultivent donc des pommes de terre en quantité. Forte de ses voyages antérieurs, elle met à profit des connaissances apprises à l'étranger et elle obtient de très bons rendements. Elle se souvient aussi des cabanes dans les oasis du désert marocain et, sur ce modèle, elle en construit une pour stocker les patates.

Le fait peut paraître anodin pour qu'on s'y arrête, mais la première cabane de jardin au monde est sans aucun doute l'héritière de toutes ces cabanes successives qui jalonnent la vie de Véronique.
Aussi replongeons-nous dans les pages déchirées du cahier de l'historien local dont nous avons parlé plus haut, qui relate cette construction :

« Véronique, toujours aussi obstinée, cherche partout des planches en bois pour construire sa cabane... On peut en trouver dans la soute à armes de guerre et munitions oubliées par les soldats allemands, mais elle ne s'en souvient pas encore, car ils ont parlé d'un tas de choses mais pas de ses projets en matière de jardinage... En cette période troublée, troublante, la France se partageait entre les personnes qui collaboraient avec l'ennemi et celles qui résistaient aux usages de l'occupant... Véronique sera peut-être de celles auxquelles on va tondre les cheveux sur la place publique dès les premières heures

de la Libération, mais nous n'en sommes pas encore là et nul ne peut imaginer que pareille chose puisse un jour arriver... D'ailleurs, comment penser que de jeunes libérateurs, à peine sortis de l'adolescence, se conduiraient à leur tour comme de vulgaires S.S. ? Pourtant ils l'ont fait avec Sacha Guitry et l'inoubliable Arletty, laquelle a déclaré devant des journalistes de la presse parisienne : « Mon cœur est français, mon cul est international ! »... C'est là le pouvoir et la beauté de l'intelligence en butte contre l'hypocrisie et la bêtise humaine... Or, Véronique est, elle aussi, de ceux qui font travailler leurs neurones avant de porter des jugements et qui refuseront toujours de se soumettre à la loi des opportunistes, souvent pris à leur propre piège et d'autant plus enragés...
Ces caisses contenant des fusils mitrailleurs, des lance-roquettes, ne sont-elles pas idéales, une fois vidées de leur contenu et coupées en planches, pour construire une cabane ? Pour ça, il faut attendre les moments de débâcle, ces situations souvent burlesques où les officiers ne savent plus où donner de la tête et où presque plus personne n'obéit aux ordres venus du haut... Puis une arme ne peut servir que sortie de son emballage... « Adieu, chers amis allemands ! » souffle Véronique à ses doux interlocuteurs de comptoir... « Je ne vous oublierai jamais ! »... Allez, vite un marteau !... Au loin s'éloignent des camions battant la retraite, pour la plupart des hommes, c'est le retour au bercail, et en un rien de temps, elle a tout ce qu'il faut pour construire sa cabane... Des vis traînent encore sur le sol, il ne manque plus qu'un tournevis et la pointe d'un Opinel fera l'affaire...

Mais qui ou qu'est-ce qui lui a donné l'idée de construire une cabane ?... Il fallait produire puis stocker pour manger... Il fallait faire des enfants pour redresser la France... Certains hommes revenaient des camps de travail, des immeubles se construisaient, les mairies tentaient de retrouver le pouvoir qu'elles avaient avant la guerre, d'où certaines directives, le besoin de parer au plus pressé, et les bulldozers, les pelles mécaniques sont en pleine action, tant et si bien que nul ne peut plus jardiner où il veut... Les propriétaires terriens votaient pour De Gaulle et protégeaient leurs acquis plus ou moins licites, les terres communales étaient en voie de distribution, entre les constructions immobilières, et l'idée de jardins familiaux commençait à germer dans les esprits... Tant qu'à faire, il suffisait de se tenir au courant, et Véronique n'était pas la dernière à le faire...

Nous avons vu que cette idée ne datait pas d'hier et qu'elle avait déjà les planches nécessaires pour cela. »

Des caisses d'armes pour construire une cabane où stocker les patates. Au-delà d'aider à nourrir des Nantais qui fuyaient les bombardements, ce qui s'est joué ici va aussi influencer un monument de la littérature. Nous en reparlerons...

Prémisses poétiques

À la fin de la guerre, un étrange fait poétique survient : des textes sont écrits sur les murs de la ferme et dans les environs : sur les arbres, les palissades… Des textes qui prennent l'apparence de poésies ou de chansons, avec toujours, en toile de fond, le quotidien de cette guerre qui vient de se terminer.
Qui les a écrits ?
C'est encore aujourd'hui un mystère, en partie parce que ces poèmes sont extrêmement difficiles à dater. Certains semblent contemporains de cette Seconde Guerre, alors que d'autres s'y réfèrent mais semblent avoir été écrits longtemps après.
Quelques personnes disent que c'est l'œuvre d'un poète nantais. D'autres tentent d'y voir des poèmes de Pablo Neruda ou de Jacques Prévert, que Véronique a effectivement croisés dans sa vie. Certains encore persistent à croire que c'est Véronique elle-même qui les a écrits en parlant d'elle à la troisième personne.

À chacun de se faire une idée.
Comment ?
En se promenant tout d'abord ! Si l'on prend le temps de flâner et de regarder l'actuel quartier de Bellevue dans ses détails, on apercevra ici une ancienne planche où figure un de ces poèmes, là une écorce d'arbre, ou encore un bout de mur où de vieilles pierres gardent toujours ces traces écrites.

Et se promenant donc... Et en lisant ci-dessous deux de ses poèmes dont nous avons pu reconstituer l'intégralité malgré quelques passages que le temps semblait avoir effacés :

Véronique est désespérée
Les convois frôlent son jardin
Ô même si ce n'est pas vrai
Vois, ils ne sont jamais très loin.

Mais ce n'est qu'une plaine encore
Le baby-boom viendra plus tard
Avec ses monuments aux morts
Ses oublieux, ses revanchards.

Trop de mépris pour l'Allemagne
Avec ses si grands écrivains
Que la poésie accompagne
Pour elle ce n'est pas malin.

Les soldats du Bois de la Musse
Braves hommes loin de chez eux
Parlent Français, tiens ! C'est curieux !
Il doit y avoir une astuce !
C'est que les Allemands, ma chère
Ont toujours adoré la France
Mais cet Hitler leur coûte cher
Et les dépossède à outrance
De ce qu'ils ont de plus précieux.

Bien sûr, il y a eu la guerre
La chasse aux Juifs et les otages
Exécutés, puis des voyages
On ne peut mieux, des plus pépères
Ont nié l'idée de frontières.

Là les choses s'étant calmées
Véronique a gardé au cœur
Le souvenir de ces buveurs
De bière qu'elle a tant aimés.

Elle a retrouvé son jardin
Un peu en friche, ô c'est normal
Et serré en dansant au bal
Le corps d'un homme aux tons latins.

Le lendemain, sans plus d'emprise
À l'encontre de ses amours
Elle s'est faite une surprise
Toute en planche près des labours
Avec un toit de tuiles grises.

* * *

Véronique a dressé des plans faramineux
Ceux d'une cabane en bois dans son jardin
Et elle a vu le jour, à Bellevue enfin
À deux pas de chez moi sur un terrain de jeux

Mais d'où pouvait venir pareille inspiration ?
Faudrait le demander aux soldats allemands
Lui offrant au bistrot de tels moments charmants
En trente-neuf, quarante-cinq, pour plus d'informations

Ces soldats éloignés de leurs femmes et enfants
Gardaient en ce temps-là des soutes à munitions
Moins guerriers qu'on le croit, et comme en punition
Près du Lycée Camus, quant à l'emplacement

Ils buvaient de la bière et Véronique aussi
On trinquait entre gens qui n'aimaient pas la guerre
L'uniforme baillait sur des ventres prospères
Véronique aimait bien leur tenir compagnie

Est-ce que Nantes déjà commerçait donc le bois ?
C'est à vérifier, car si cela était
On verrait mieux comment leurs propos échangés
Ont conduit Véronique à faire de tels choix

Chacun a vu au cœur du Bois dit De La Musse
Ces troncs d'arbres couchés, taillés pour s'y asseoir
Tant d'ingéniosité et tant de bon vouloir
Met en fête l'esprit, à l'oreille la puce !

On peut donc prêter là quelques antécédents
Véronique créant dans sa tête l'ouvrage
D'une cabane en bois et de son entourage
Bien faits pour être utiles et à la fois charmants.

* * *

Un vieux piquet où l'on peut apercevoir un bout de poème.
Notez l'état de conservation remarquable.

Un autre bout du poème retrouvé sur de vieilles planches…
… mais cette fois recopié « à la manière de Véronique » dans le jardin de Jean-Jacques.

~ Chapitre 5 ~

La poésie de la terre

[1949-1964]

Pablo Neruda et ce qui a suivi

La première fois que Véronique a rencontré Pablo Neruda, c'était dans les livres. Elle a tenu Pablo dans ses mains et elle a pleuré. C'était comme s'il avait écrit pour elle. Il parle de l'amour de la terre et de toutes les fleurs qui poussent dans la tête.
Neruda, poète chilien très engagé politiquement, a effectivement une poésie très marquée par les voyages et la nature et il n'est pas surprenant que Véronique y ait succombé lorsqu'elle le découvre en février 1949.

1949, c'est aussi l'année où Pablo Neruda vient à Paris où il est élu membre du Congrès mondial des partisans de la paix. Elle va rencontrer la célèbre poète pour la seconde fois, mais cette fois-ci, en vrai.
Elle fait le voyage jusqu'à Paris, comme l'atteste le ticket de métro qu'elle a utilisé.

Ce ticket, ainsi que les nombreux autres qu'on a retrouvés[5] , nous ont permis de savoir que non seulement Véronique était devenue ésitériophile (c'est-à-dire collectionneuse de titres de transport) mais aussi – et surtout - nous ont permis de retracer une bonne partie de sa vie en fonction de ses déplacements.

Le samedi 23 avril 1949, Véronique et Pablo discutent donc tous les deux, il faut croire que cette rencontre fut profitable à chacun puisqu'une relation épistolaire s'ensuivra. Ci-dessous sont reproduits des extraits de lettres que nous avons pu retrouver :

5 Certains de ces tickets sont d'ailleurs reproduits sur Internet, dont celui-ci sur le site : http://histoireduticketdemetro.blogspot.fr

28 décembre 1949 :
« Cher ami, depuis une semaine j'attends votre lettre, vous le savez bien ***j'ai une obligation de tout savoir****, (...) ».*

3 mars 1952 :
« Mon très cher ami, le petit moment de détente l'autre jour au Jardin des plantes m'a fait grand plaisir, j'y lisais votre lettre tout en pique-niquant, ***j'aime le pain*** *et de plus avec du saucisson. Notre goût commun pour les choses de la nature me fait penser que... ».*

7 août 1954 :
« (...) L'autre jour vous m'avez posé une question sur la manière dont j'appréciais la vie en général. Je n'ai pas à y réfléchir, ***je suis simple comme la vie****. La seule chose que je demande c'est le respect car parfois (...) ».*

En 1955 Pablo Neruda revient à Paris, il obtient le Prix international de la paix avec Picasso. Véronique le rencontre de nouveau, mais de manière très brève, Pablo étant sollicité par de nombreuses personnes – ce qui est normal au vu de l'événement. Les journalistes, le public, la présence de Picasso également, font que Véronique et lui ne peuvent échanger que quelques mots.

De retour à Nantes, et après avoir épuisé une bonne partie de ses économies pour ce séjour à Paris, elle lui envoie une dernière missive pour lui expliquer sa déception et met fin à leur relation épistolaire.

Véronique se persuade qu'elle ne comptait pas dans la vie de Pablo. Elle cesse de lire la poésie des autres et se concentre uniquement sur la sienne. Pourtant, cette intuition qu'avait Véronique était-elle juste ?
Non bien sûr.

Il est certain qu'elle a compté pour Pablo – puisqu'au-delà de l'amitié dont il témoigne dans ses lettres, elle a influencé la poésie du Chilien.
Pablo était très amoureux de Mathilde Urrutia avec qui il entretenait une liaison depuis longtemps et pour qui il va composer *La centaine d'amour…* mais de cette même période date aussi le recueil *Odes élémentaires*[6] et il est

6 *Odes élémentaires*, Éditions Gallimard, 1974.

est plus qu'autorisé de penser que le poème qui commence par « Je vais te raconter en secret » est dédié à Véronique. Certains vers sont en effet directement inspirés ou repris des lettres qu'elle avait envoyées - comme chacun peut s'en rendre compte en faisant la comparaison avec les extraits que nous avons reproduits ci-dessus, où toutes les phrases en gras sont des vers de ce poème de Neruda… Troublant non ?
Et que penser de son *Ode à la pomme de terre* ? Nul doute qu'il faut aussi y voir là l'inspiration de Véronique à travers ces légumes qu'elle vante depuis son enfance, qui ont sauvé la vie à beaucoup de personnes pendant la guerre et dont elle lui a tant parlé.

Véronique, cependant, n'apprendra jamais qu'elle l'a autant inspiré.

Jacques Prévert et ce qui a précédé

De 1955 jusqu'à la fin de sa vie, elle se plongera dans l'écriture.
Et si l'on a encore des doutes sur l'origine des poèmes que Véronique a écrits pendant la guerre (voir chapitre précédent), on sait avec certitude qu'à partir de 1949, Véronique écrit ses propres poèmes.
En voici quelques-uns :

De la nature on chante en été les tomates
D'aucuns mangent aussi les fleurs de coquelicot
Moi, Véronique, quand d'autres font du tricot
J'amasse mes poireaux, mes piments, mes patates

*

les radis d'un rouge criard
dépassent de terre, j'en prends
je ne peux résister, je croque et me marre
dedans il est un peu piquant

*

Les tournesols sont majestueux, tournés vers le soleil qui jamais ne ment.
J'ai le cœur plein de bonheur pour plusieurs jours... et une promesse.
Un papillon volette près de ma joue, orange et pourpre comme une caresse.
Il est aussi heureux que moi. Quel gourmand !
*

Une série de poèmes sur la nature qui va représenter une œuvre importante (on les estime a plusieurs centaines) mais qui ne trouvera pas écho chez les éditeurs nantais qu'elle rencontre. Elle se souvient alors des poèmes qui ont été écrits sur les palissades à l'issue de la Seconde Guerre mondiale et elle commence (ou continue ?) à faire de même : elle recopie ses cahiers sur les façades d'immeubles, les bancs publics...

Dans les années 60, elle va tomber par hasard sur les écrits de Prévert, c'est une autre révélation. Là encore, la nature est présente dans une simplicité surréaliste qui n'est pas sans rappeler sa propre poésie.
En 1963, elle décide de faire un voyage à Antibes pour voir l'exposition du musée Grimaldi consacrée aux collages de Prévert. Elle aime ce lien entre image et écriture, qu'elle ne tardera pas à copier en déchirant, collant et accolant des bouts de journaux, photos de magazines à côté de ses écrits dont elle parsème la campagne autour de Nantes, ainsi que le centre-ville quand elle s'y rend.
Ce voyage à Antibes sera le dernier de sa vie.

Au musée Grimaldi, elle rencontre et discute avec Prévert, elle lui laisse ses textes pour qu'il les lise.
Le temps passe.
Trois ans plus tard, en 1966, Jacques Prévert lui envoie un exemplaire dédicacé de *Fatras*, son dernier recueil mêlant poésie et collages. Une courte lettre accompagne le livre où il lui conseille de se rendre à Paris pour une publication chez Gallimard.

« Ma très chère,
J'ai lu tes poèmes avec attention. Un enchantement aux yeux et à l'âme.
Je te mets les coordonnées de mon éditeur Gallimard. Va les voir sur ma recommandation,
je suis presque sûr qu'ils te publieront. Mes coordonnées personnelles sont en haut de cette lettre pour avoir d'autres nouvelles et d'autres écrits de toi.
Avec mon amitié et mes respects
J. »

Véronique ne fera jamais ce voyage.
Car 1966, c'est aussi l'année de tous les changements à l'endroit où elle vit. Des changements qui vont provoquer une transformation radicale du paysage, une urbanisation massive de Nantes - et dont les conséquences auront des répercussions non seulement à Bellevue mais dans le monde entier !

~ Chapitre 6 ~

Le monde change, Bellevue aussi !

[1965-1966]

Les débuts de la construction du quartier de Bellevue

Si Véronique a toujours vécu pour et au milieu de la nature – la vie en ferme, son goût du voyage, ses poèmes en sont les nombreux témoins, c'est au milieu des années 60 que va se jouer l'avenir de celle qui va inventer la première cabane de jardin.
En effet, à cette époque Nantes connaît une grosse période d'urbanisation, petite pongée dans l'histoire de la ville :

« Quelques mots sur l'histoire de ces deux quartiers souvent liés l'un à l'autre, celui de Bellevue et celui de Chantenay. Commune indépendante jusqu'en 1908, Chantenay-sur-Loire est bordée par l'extrémité sud du Sillon de Bretagne et la vaste plaine de bord de Loire. Elle a été le théâtre de la Révolution industrielle au dix-neuvième siècle et la terre d'accueil de la classe ouvrière. L'urbanisation de cet ancien village rural s'étend autour de la place Jean Macé, dans le sillage des implantations industrielles sur la plaine fluviale : chantiers navals, agroalimentaire, engrais chimiques. Ce développement urbain remonte progressivement le boulevard de la Liberté, balisé par l'édification de la mairie en 1904. Au milieu du dix-neuvième siècle, Chantenay accueille de nouveaux immigrants, en partie des Bretons qui se regroupent, à l'est, autour de la Butte Sainte-Anne. De 9 000 habitants vers 1860, la population passe à 21 000 au début du vingtième siècle. Afin de faire face à l'insalubrité des premiers logements ouvriers, des petits lotissements voient le jour. La construction des HBM (Habitations à Bon Marché) dans les années 30 conforte l'évolution urbaine »[7].
Un peu plus au Nord, le futur quartier de Bellevue semble préservé de cette urbanisation massive ; ce sera son tour quelques années plus tard tard lorsque

7 Extrait du site : http://www.nantes.fr/home/dans-votre-quartier/bellevue---chantenay---sainte-an/histoire-du-quartier-bellevue-ch.html

les champs vont céder la place aux immeubles et aux grands ensembles et où la ferme parentale, ainsi qu'un châtaigner remarquable, vont disparaître.

« En 1966, la première Zone d'Urbanisation Prioritaire de Nantes accueille des grandes familles ouvrières. La rue du Drac est une des premières habitées et loge des familles nombreuses qui pour beaucoup viennent des baraquements du Chêne des Anglais. À ce moment, on compte plus de six cents jeunes dans la rue car les familles de dix ou treize enfants ne sont pas rares. Pour faire face aux fins de mois difficiles et réagir au manque d'équipements pour les enfants, les femmes de la rue s'entraident, bientôt aidées par les travailleurs sociaux du quartier et une conseillère en économie sociale de la CAF. Cette solidarité féminine donne alors naissance à de nombreuses actions sur le quartier[8]. »

Une solidarité dont Véronique va bénéficier mais à laquelle elle va aussi participer en partageant les légumes qu'elle cultivait, les jus de fruits qu'elle offrait aux enfants.

Bellevue en 1965

8 http://www.archives.nantes.fr/PAGES/HISTOIRE_QUARTIERS/new_ressources_bellevuechantenay.htm

La photo prise ci-dessus offre une vue sur le quartier tel qu'il était avant sa construction.
Ce simple cliché suffit à comprendre le changement brutal qui s'est imposé à la vie de Véronique, car au-delà de son voyage à Paris prévu en 1966, c'est bien une nouvelle manière de vivre qui s'impose : elle qui était habituée aux grands espaces, amoureuse de voyages et de liberté, va devoir s'installer dans un appartement, rue du Drac tout d'abord, rue de l'Aveyron ensuite.
Et si de nombreux habitants ont aimé le confort apporté par les appartements – ainsi qu'en témoigne cette personne : "*Ce qu'on a apprécié ! Nous n'avions jamais eu de salle de bain*"[9] , Véronique, elle, ne s'y habituera pas et son logement deviendra un lieu de nostalgie.

9 Propos de Maryse Barat, visible sur le site : http://bellevue044.skyrock.com/7.html

La vie en appartement : le nid

Durant les années passées dans la ferme de ses parents, Véronique se rendait souvent au pied du châtaignier situé dans leur grand verger.
Ce châtaignier d'une hauteur de trente mètres et âgé de plus de mille ans était le lieu de contemplation et de repos pour cette jeune fille. Il était devenu son jardin secret où la rêverie lui était autorisée lorsqu'elle s'asseyait, le dos contre l'imposant tronc.
Malheureusement, lors de l'urbanisation de Nantes, ce symbole de Véronique a été rasé tout comme la ferme de ses parents. Elle a de ce fait perdu de nombreux repères et a été bouleversée dans ses rituels.
Ce châtaignier a ainsi disparu sous la construction d'un grand ensemble d'immeubles d'habitation. De sorte à préserver son histoire avec cet être cher, Véronique s'est manifestée auprès de la ville de Nantes pour avoir un appartement spécifique dans cet ensemble d'habitation, celui situé à l'endroit exact où son châtaignier était implanté : au n°7 de la rue de l'Aveyron. La seule petite déception sera pour Véronique d'avoir l'appartement du bas, elle qui aurait aimé celui du dernier étage.

Mais vivre dans cet appartement a permis à Véronique de créer tout un imaginaire en rapport avec les souvenirs de cet arbre. Elle a ainsi agencé son appartement comme si elle construisait son nid dans les branches de son châtaignier. Un appartement rempli de verdure et du mobilier fait en châtaignier intégré dans un maillage de bois qui en recouvrait les cloisons.
Même si son appartement semblait identique à ceux de l'ensemble d'habitation, on y retrouvait tout l'imaginaire de la nature qui évoquait un vrai nid végétal en plein milieu de la ville.
Sur sa table de nuit était posée une statuette de cigogne ramenée d'un de ses nombreux périples : une cigogne, l'oiseau migrateur par excellence, symbole de voyages... mais aussi l'oiseau qui fabrique de magnifiques nids !

Patricia qui vit aujourd'hui dans l'appartement qu'occupait Véronique en 1968

En 2012, la ville de Nantes va rendre un hommage discret à Véronique Habann en confiant le dernier étage de la tour de Bretagne à l'artiste Jean Julien qui y réalise : *le nid*[10]. Une œuvre qui culmine à cent vingt mètres d'altitude - soit quatre fois la hauteur du châtaignier, et où se prélasse une cigogne sur le sol.
Du nom du bar jusqu'à la hauteur de la tour en passant par le choix de l'animal, l'hommage au nid de Véronique est discret, délicat mais bien réel.

Retour à la terre

De sa vie en appartement elle ne retient qu'une chose : elle est isolée du monde, c'est-à-dire de la nature car pour elle, le monde et la nature sont une seule et même chose, elle a la nostalgie de la maison familiale.

10 Le nid est une œuvre-bar où l'on peut boire un verre en profitant d'une vue imprenable sur Nantes. C'est actuellement l'un des toits-terrasses les plus prisés de France.

La seule chose qui la retient de ne pas repartir en voyage et de s'installer dans un de ces pays qu'elle a parcourus, c'est le souvenir d'avoir vécu là. Véronique est une romantique rêveuse, elle aime tellement les balades, les odeurs, les couleurs qui chantent et les souvenirs de son enfance…

Quelques jardins commencent à apparaître dans le quartier, un jour elle ne peut plus y résister. Elle qui aime goûter, toucher, descend de son appartement, se met à genoux, prend une poignée de terre, la sent et la met dans son beau mouchoir. Elle remonte dans son appartement, pose ce mouchoir au centre de la table de la salle à manger, comme une sorte de trophée poétique, et décide qu'elle aura aussi un jardin à elle.

Sa demande est assez vite accordée, et on lui dit attribue une parcelle – devenue aujourd'hui l'actuelle aire de jeux pour enfants. Elle se consacre pleinement à cultiver la terre. C'est en ce temps qu'elle aurait dit :
« C'est avec des tomates que l'on mange, c'est avec des papillons que l'on rêve et tous les parpaings du monde ne suffiront jamais à nous rendre heureux. »

L'ancienne parcelle de jardin de Véronique… devenue l'actuelle aire de jeux pour enfants

Son lopin de terre bénéficie d'un gros avantage : il est juste à côté d'un immeuble en construction dont l'immense façade lui permettra d'être protégé du vent – et c'est vrai que les légumes y poussent bien.
Elle y plante également de la vigne ainsi qu'un poirier dont le tronc fossilisé est encore visible (photo ci-contre).

Un petit banc lui permet de passer son temps libre à regarder les légumes pousser et à écrire de nombreux poèmes.

Dans son jardin, elle va également inventer et construire le premier pressoir à percussion à genoux, avec lequel elle va faire du jus de poire et du vin qu'elle offrait aux habitants du quartier.
La technique de la percussion à genoux était assez peu utilisée en France à l'époque, il semble qu'elle ait totalement disparu de nos jours.

Lors de la cérémonie de pose de la plaque « Jardin Véronique Habann », Patrice Moine, détaché du Ministère de la culture au service *Inconnus célèbres* en fait une démonstration convaincante.

Pour se protéger des oiseaux, Véronique avait inventé un système d'épouvantails assez ingénieux :

avec l'aide de M. Moreau, un voisin menuisier, elle avait conçu des épouvantails en bois ayant la forme d'insectes sous lesquels étaient fixés des ressorts. Les enfants aimaient venir jouer dessus, ils s'en servaient un peu comme d'une balançoire, et ces épouvantails en mouvement étaient très efficaces contre la venue des oiseaux. Ces épouvantails ont disparu aujourd'hui mais les jeux d'enfants installés dans le square depuis 2016 s'en inspirent directement.

Dans son jardin, Véronique s'épanouit mais se retrouve confrontée à un problème en apparence anodin : ses outils de jardin prennent régulièrement la pluie et menacent de rouiller trop vite. L'unique solution qu'elle trouve est de les cacher sous la terre la nuit pour les déterrer chaque matin.
Pourquoi ne pas les avoir montés dans son appartement ? Pourquoi ne pas avoir trouvé un endroit un peu abrité pour les ranger ? Nul ne le sait, mais pourquoi se questionner après tout… Car cette solution un peu fastidieuse et loufoque a eu le mérite d'entraîner une révolution mondiale.

Et sans doute faut-il y voir là la revanche du destin, car c'est finalement à cause d'une urbanisation massive, d'un manque de place et d'un « enfermement » en appartement, que va naître au milieu des HLM, l'un des lieux les plus bucoliques qui soit : la cabane de jardin.

Non loin du jardin, le quartier est toujours en construction

~ Chapitre 7 ~

La première cabane de jardin au monde

[1966]

Il y a plusieurs Véronique
En une seule ou séparées
Sous un ciel pur, je crois magique
Et si l'une veut quelque chose
Eh bien c'est l'autre qui le fait
Puis quand celle-là se repose
L'autre la borde et prend congé

C'est qu'au fond dans une cabane
Grande ou petite, c'est pareil
Les travaux sont nombreux, madame
Le plumeau chasse la poussière
Faut laisser entrer le soleil
On y passe des heures entières
Les yeux en clignent de sommeil

Puis le métal du toboggan
Se doit de briller, de glisser
Faut y aller sans prendre de gants
Pour être plus vite au jardin
Peut-être pour aller pisser
Alors c'est du soir au matin
Que règne la nécessité

Ne dit-on pas, voyons, messieurs
Que quand tout presse et nous réclame
Je peux pas me couper en deux
C'est pourquoi moi en Véronique
Voilà, je verrais bien deux femmes
Semblables mais pourtant uniques
Ou alors en un corps, deux âmes.

* * *

Un poème en guise d'introduction à ce chapitre. Poème qui célèbre à la fois la cabane et Véronique, l'inventrice et l'invention.
Mais comment cette invention a-t-elle vu le jour ?

Digressions sur la cabane et autres abris de jardin

Si Véronique a inventé la cabane de jardin, il est entendu que la cabane existait depuis longtemps, l'abri de jardin aussi... Mais la « cabane de jardin » dans son appellation et sa fonctionnalité est relativement récente – puisqu'elle est l'œuvre de Véronique elle-même.

La construction de Véronique a trois ancêtres : la cabane, la remise agricole et le belvédère.

La cabane est une construction rudimentaire, souvent faite de matériaux récupérés - car conçue pour être temporaire. Elle sert parfois d'habitation mais se caractérise par de petites dimensions.

La remise est le local où l'on entrepose les outils qui servent à travailler à la ferme. Assez souvent, on en fait aussi le lieu où l'on stocke les graines que l'on sèmera l'année suivante.

Le belvédère est un abri de jardin qu'on trouvait dans les jardins de la Noblesse, il est aussi appelé pavillon de complaisance. Apparu vraisemblablement en Italie, puis en France au seizième siècle, les propriétaires en ont fait un lieu de repos pour prendre le thé, inviter des amis pour discuter ou plus simplement contempler la vue sur le jardin, et ce, qu'il pleuve ou que le soleil soit au zénith.
L'ancêtre de ce type de construction est ***la gloriette***, un pavillon construit dans le parc des châteaux qui servait au repos et à la poésie.[11]

Coïncidence de l'Histoire : le belvédère, dans ses origines italiennes, pourrait se traduire en français par « belle vue ». Quand on sait que Véronique a inventé la cabane de jardin dans le quartier de Bellevue, il faut

11 Ce passage est inspiré de recherches historiques trouvées sur le site : https://www.chalet-dejardin.fr/blog/non-classe/votre-abri-de-jardin-ses-origines-et-son-actualite.html

y voir là, soit le plus grand des hasards, soit un destin fabuleux qui ne pouvait que se passer là !

Dimanche 8 mai 1966, il fait froid ce jour-là et Véronique, aidée d'une ou deux amies et de sa fille bricoleuse, avec quelques planches, des clous et une corde, commence à bâtir. Personne ne mesure ce jour-là l'impact de cette construction en apparence anodine : ni le reste de la planète, ni même les habitants du quartier qui sont absents pour la plupart, car c'est le jour de l'armistice et tous sont au défilé.
Le journal radiophonique de l'époque ne mentionne pas non plus ce qu'a fait Véronique ce jour-là, c'est encore une preuve du désintérêt du monde à son égard - et chacun peut s'en rendre compte en allant sur le site de l'INA[12] .
Et pourtant !

Pourtant le dimanche 8 mai 1966 voit naître la première cabane de jardin au monde.
(Photo ci-dessus)

12 Le journal de France-Inter de cette journée du 8 mai peut s'écouter sur le site de l'INA : http://www.ina.fr/audio/PHF06017524/inter-actualites-de-20h00-du-8-mai-1966-audio.html

Toutes les fonctions liées aux constructions citées plus haut vont être réunies :
- comme la *cabane,* c'est une construction éphémère qui ne prend pas trop de place dans le potager,
- comme avec le *belvédère* et la *gloriette*, elle peut y installer son banc pour se protéger d'un soleil trop fort ou de la pluie, et contempler la nature en écrivant des poèmes.
- comme dans la *remise*, elle peut y ranger ses outils à l'abri - sans avoir à les enterrer et les déterrer.

Il y a eu beaucoup de polémiques pour savoir si cette cabane a véritablement été la première au monde – et c'est normal, les mêmes polémiques ont eu lieu autour des pyramides d'Égypte ou de la muraille de Chine : chaque construction révolutionnaire est attachée à son lot de légendes.
Mais l'une de ces polémiques était légitime, elle partait du constat suivant : pourquoi avoir construit une cabane si haut et non pas à même le sol ?
La question nous a préoccupés un long moment, et au fur et à mesure de patientes recherches, nous avons levé le mystère… que nous avons partiellement dévoilé dans le chapitre 2 :
En 1966, Véronique a soixante-cinq ans et elle a un lumbago, couramment appelé un *tour de reins*, un mal qui ne lui permet plus de faire certains mouvements, notamment la cueillette des poires.
En surélevant la cabane de jardin de près de soixante-dix centimètres, cabane qu'elle a pris soin de construire en l'adossant au poirier, Véronique peut continuer à cueillir ses poires des années durant, sans se faire mal au dos.

Pour descendre sa récolte de poires de la cabane, elle a ajouté une sorte de toboggan en inox (non visible sur la photo) qui permet de faire glisser les caisses jusqu'au sol avant de les amener au pressoir.
Si l'actuelle cabane qui sert de jeu pour enfants n'est pas la cabane d'origine mais bien une reconstitution (ce qui lui donne son air si neuf), il faut bien comprendre que c'est une reconstruction ***à l'identique***… le toboggan à poires de l'époque était donc déjà en inox. Certains se sont étonnés et y ont vu une supercherie, quelques précisions s'imposent pour que l'on ne dise pas un jour que nous avons pris trop de largesses avec l'Histoire.

L'inox tel qu'on le connaît est un alliage qui a été « découvert » en 1924. Donc en 1966, quand il a fallu équiper tous les appartements avec des éviers, ce sont naturellement des éviers en inox qui ont été choisis. Avec le nombre d'habitants – et donc de logements à équiper, Véronique n'a eu aucun mal à convaincre l'entreprise de faire ajouter un toboggan en inox long de quelques centimètres en plus des centaines - voir des milliers d'éviers - qu'il a fallu livrer et installer.
Le 30 mai 1966, c'est avec le toboggan à poires que s'achève la construction de cette cabane – ô combien novatrice et originale pour l'époque !

Le parc de la discorde

Lorsque Véronique invente la cabane de jardin, l'indifférence règne dans le quartier. Elle tente d'écrire à la presse, personne ne s'intéresse à sa géniale invention. Seule sa fille Annick semble comprendre l'intérêt de sa découverte. Plus que la comprendre, elle l'admirait, elle la vénérait presque ! Encore aujourd'hui on peine à analyser et à saisir sa réaction, proche d'un véritable culte. Elle se battra alors pendant plus d'un an pour faire reconnaître le génie de sa mère. Comment ? Grâce à ce qu'elle maîtrisait le mieux : la construction.

Son idée était claire, elle voulait créer un écrin pour cette cabane de jardin. Elle commence alors à construire un parc tout autour, fermé par deux grands murs en pierre dont on aperçoit encore aujourd'hui les fondations. Dans ce parc, un petit kiosque, imaginé pour sublimer par la musique la fameuse cabane de Véronique. Annick avait également créé un étang au milieu duquel elle aurait aménagé une petite île pour la cabane. Elle voulait qu'on y accède grâce à un chemin fait de grosses pierres plates. Autour de l'étang, des fleurs, des oiseaux exotiques…
C'est au final un véritable sanctuaire qu'Annick veut mettre en place pour cette cabane, toute pleine d'admiration qu'elle était.

Mais très rapidement, au début de l'année 1968, la relation mère-fille se dégrade. Si Véronique avait au départ vu d'un bon œil le soutien sans faille de sa fille, elle commence à déchanter quand Annick lui parle du parc.

Finalement elle la laisse faire, la surveillant de loin, n'osant pas briser son enthousiasme et sa dynamique. Et puis un jour Annick va un peu trop loin… son nouveau projet était d'ériger au sein du parc des statues à l'effigie de sa mère, retraçant son cheminement jusqu'à l'invention de la cabane de jardin : Véronique enfant écoutant les histoires de Jules Verne, Véronique découvrant des huttes en feuilles de palmier dans le Maghreb, Véronique posant le premier rondin de sa cabane... Là c'en était trop ! Véronique qui s'était contenue jusque-là s'emporte et une terrible dispute éclate. D'anciens voisins en ont témoigné, apparemment les cris et noms d'oiseaux fusaient, des objets volaient mais personne ne sait exactement ce qu'elles se sont dit. Toujours est-il que le soir même, Annick part, sa valise dans une main, et sa caisse à outils dans l'autre. Personne ne la revit plus jamais à Bellevue. Le parc qu'elle avait si soigneusement conçu et élaboré fut abandonné, puis finalement détruit. Il n'en reste aujourd'hui que les vestiges des murs de pierre.

Les vestiges (restaurés) de ce mur.

~ Chapitre 8 ~

La cabane de jardin et la révolution

[1967-1968]

1968, une révolution en marche

« J'ai rencontré Véronique en mai 68, j'avais 10 ans, c'était au moment des grèves avec les chantiers Dubigeon-Normandie. Les adultes enlevaient les pavés, bloquaient les rues, ils n'étaient pas contents car plus ils travaillaient, plus ils s'usaient la santé au boulot, qui était dur je dois bien le reconnaître, pour un salaire de misère, surtout quand on est neuf dans la famille ; des bouches à nourrir, les carnets à timbres, tant pour le pain, tant pour la viande, etc.

Alors faire la grève oui ! Pour les valeurs auxquelles on croit dur comme fer. Les fourgons noirs de la police, ces vieux camions comme on n'en fait plus (qui en 2017 seraient des collectors !) remplis de policiers avec leurs matraques, sur le qui-vive au cas où cela déborderait dans la catastrophe.

Cette grève bien méritée, pour des droits qui auraient dû être réfléchis depuis longtemps… alors oui il faut écouter les travailleurs, car lorsqu'il y a ras-le-bol, le peuple se révolte.

Mai 68 – Le personnel des ACB se rend en cortège à la manifestation

Les adultes bloquaient les rues, nul ne pouvait passer. Les hommes barricadaient les accès avec beaucoup de bruits, de cris… Et parfois, de grands silences qui filaient la pétoche.

Les femmes étaient là aussi, certaines avaient leurs enfants. L'une d'elle, Véronique, est passée à pied ce jour-là, sans doute pour aller à un rendez-vous. Elle marchait prudemment, ne voulant prendre aucun risque. Et quand elle m'a vue, moi, enfant, qui courait partout, alors qu'on me tirait sans arrêt par le haut du manteau en me disant de rester tranquille !

Véronique m'a dit « tu sais petite, c'est dangereux ici » et elle m'a fait un grand sourire.

Elle a passé sa main sur ma tête puis un au revoir de la main comme une reine pourrait le faire. J'ai été m'asseoir, comment avait-elle réussi à me calmer au milieu de toute cette agitation ? Je ne sais pas et c'est sans doute pour ça que j'ai gardé le souvenir de cette femme. Un souvenir d'elle comme quelqu'un de très gentil.

Et je l'ai vue ensuite parler aux travailleurs, elle défendait leurs valeurs mais elle leur a dit : « A 67 ans, je n'ai plus l'âge de grimper sur les barricades et les fleurs et les moineaux m'attendent ». Tout le monde a rigolé, plusieurs ont dit, « Véronique c'est la femme de la cabane ».

J'ai été vraiment intriguée d'entendre parler d'une cabane et d'une grand-mère en même temps. Quelle cabane ?

Je l'ai appris plus tard.

Et je me dis que j'aurais bien voulu la connaître en nos jours d'aujourd'hui, pour savoir ce qu'elle ferait au sujet du développement durable, ce qu'elle penserait de la COP 21 et d'autres enjeux du moment, elle qui aimait tant la nature. Véronique si tu nous vois de là-haut, frotte donc la tête à ces gens qui ne pensent qu'à eux, et colle-leur de grandes rafales de baffes à ces menteurs égoïstes et profiteurs... »

Assemblée des grévistes dans la cour des ACB pendant l'occupation du chantier en Mai 1968

Ces paroles sont celles d'une enfant de 68, devenue aujourd'hui une femme active du quartier de Bellevue, et nous permet de nous replonger dans l'ambiance de l'époque.

C'est vrai que Véronique n'a pas pris part de manière active à ce mois de 68, et c'est normal à 67 ans ! Mais tout le monde avait remarqué que sa vie à elle seule était déjà un combat pour la liberté.

Véronique ne sera donc pas de cette révolution en marche… Et pourtant ce chapitre, comme son titre l'indique, est consacré à la révolution. Laquelle alors ? D'une tout autre, dont il nous faut parler maintenant, car la création de cette cabane de jardin a eu des conséquences au niveau mondial !

L'origine des conférences sur le climat et de la COP21

Parlons donc d'une autre révolution qui commence l'année précédente. En mars 1967 Véronique veut organiser le premier « Congrès Mondial sur les cabanes de jardin ». Pourquoi ?
Pour faire connaître son invention sans doute mais au vu du programme…

10h_ *la cabane de jardin ou comment partager les joies de la nature*
14h_ *la cabane de jardin comme lieu de refuge face aux dangers de l'industrialisation*
16h_ *la poésie de la terre*

… on pense qu'à la manière d'un Marx, elle a voulu lancer un message aux générations futures « *Jardiniers de tous les pays, unissez-vous !* » et peut-être de les alerter sur un danger qu'elle pressentait.

En tant que telle, l'idée de la cabane marchera d'elle-même. Elle est tellement évidente que chacun se l'approprie comme s'il en était le créateur, les constructions se multiplient à travers le monde : qui aujourd'hui cultive un lopin de terre sans avoir sa cabane de jardin ? Quel endroit de la planète n'a pas sa cabane de jardin ?
Et pourtant, on ne le répétera jamais assez, tout le monde a oublié que cette construction est relativement récente et qu'elle est l'œuvre de Véronique.

Pour l'organisation du Congrès Mondial c'est une autre paire de manches, elle envoie des invitations à travers le monde à des jardiniers, des naturalistes, des météorologues et autres climatologues, quelques architectes aussi…
Comme Véronique est inconnue, personne ne la prend trop au sérieux et il n'y a que deux personnes à se déplacer en ce 31 mars 1967 : le japonais Syukuro Manabe et l'américain Richard Wetherald.
Bellevue ne se souvient qu'à peine de cette conférence mondiale, et pourtant c'est là qu'est en train de se jouer l'avenir du monde.

Comme ils ne sont que trois, Véronique décide que la conférence se tiendra dans la cabane de jardin. Bien qu'ils soient serrés, il y fait froid. Ils vont donc obstruer les fenêtres, boucher les ouvertures avec des couvertures et allumer une lampe à pétrole pour à la fois les éclairer et les réchauffer. Ils se retrouvent tellement calfeutrés qu'ils ne se rendent pas compte que l'air ne se renouvelle pas assez… Peu de temps après, l'un d'eux fait un malaise.

Un des scientifiques fait remarquer que la saturation en CO2 peut avoir des conséquences catastrophiques voir irrémédiables dans un univers clos… ce que Véronique va traduire ainsi :
« *Si cette cabane est le monde alors le monde est mal barré !* »

Ils décident d'écrire un article sur ce sujet des modifications climatiques, plutôt que sur les cabanes de jardin. Véronique refuse d'y être associée, elle préfère se consacrer au jardinage et non à la science. Les deux hommes repartent et écrivent cet article sous leurs deux seuls noms, lequel, qui prévoit un réchauffement climatique dans les années à venir lié aux consommations d'énergie, sera publié dans *The journal of the atmospheric sciences*. L'article fait sensation, il est un des événements marquants dans l'histoire des conférences sur le climat car de là vont s'ensuivre celle sur le climat à Genève en 1979, la création du GIEC (Groupe Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat) en 1988 puis la COP1 en 1995 à Berlin jusqu'à la COP21 à Paris en 2015.

Les climatologues sont bien sûr invités à ces premières conférences sur le climat, ils n'oublient pas de parler de Véronique qui est à l'initiative de cette prise de conscience qui est en train de bouleverser le monde, aussi ils

l'invitent à une réunion préparatoire aux États-Unis le 24 mai 1968.

La suite on la devine aisément : ce 24 mai, les événements en France se sont précipités - à Nantes aussi[13], Véronique a son billet d'avion dans la poche, elle doit se rendre à la gare de Nantes pour prendre le train qui l'amènera à l'aéroport d'Orly. Elle descend par Chantenay, au milieu de l'agitation. A 67 ans, elle est essoufflée, les manifestations vont être la source d'un retard. Elle ne sait pas quoi faire mais une fillette qui passe par là lui fait décider de la suite.
L'enfant est agitée, en la regardant elle se prend à penser que sa place est ici dans sa ville plutôt qu'à l'étranger et que rien ne sert de se précipiter. Elle passe la main dans les cheveux de la fillette en lui disant de rester calme car c'est ce qu'il y a de mieux à faire dans ce monde agité. Elle va ensuite parler aux travailleurs, leur dire qu'elle soutient leur cause mais qu'elle préfère sortir de la folie du monde et regarder pousser les tomates.

13 Un aperçu vidéo de Mai 68 à Nantes et de cette journée du 24 mai : http://fresques.ina.fr/auran/fiche-media/Auran000188/mai-68-a-nantes.html

~ Chapitre 9 ~

La cabane, une philosophie de vie ?

[1968-1973]

La vie en cabane : la disparition

De retour des grèves, du train qu'elle a manqué et de l'avion qu'elle n'a jamais pris, elle se consacre entièrement à son jardin mais sombre dans la mélancolie.
Écoutons une ancienne voisine, qui vit aujourd'hui à Besançon :

« *Véronique a eu une vie bien remplie, avec des hauts et des bas, comme d'ailleurs chaque personne de cette planète… mais parfois rien n'arrive comme l'on voudrait, le sort s'acharne…* »

S'acharne contre quoi ? Contre qui ?

« *Elle autrefois si vive, si souriante et enjouée. Elle ne parlait plus, ne souriait à personne, pas même aux gens qu'elle côtoyait. Elle était là sans voir, tel un fantôme errant, ce qui l'a sans doute conduite à quitter son appartement pour vivre une autre vie.*
Le jour de son départ, en débarrassant les lieux, elle a retrouvé une vieille veste qui avait servi à boucher un trou d'air. Dans une des poches intérieures, une photo d'elle et de sa fille, un peu écornée - j'étais là, j'ai tout vu par mes fenêtres qui donnaient sur son appartement. Non seulement elle a mis la vieille gabardine usée mais le plus fort c'est qu'elle l'a pressée contre sa poitrine, l'a respirée et la voilà partie dans ses rêves, ses pensées voyageuses… C'était une voyageuse la Véronique !
Elle a sorti du haut de la vieille armoire une valise abîmée et rayée, une valise qui a bien vécu… et l'a ouverte avec beaucoup de tendresse. La valise était remplie de photos, pas d'elle ni de sa famille, ça elle ne nous en a jamais montré… est-ce qu'elle en avait seulement ? … mais des photos de mariage des autres, des champs et des fleurs, des oiseaux, même des chameaux et des lamas, des serpents et des gros lézards, des iguanes, des lions et des zèbres… car c'était une voyageuse, la Véronique, je vous l'ai dit ?

Une des images de la valise de Véronique[14]

« *Alors pour une voyageuse quoi de plus normal que d'avoir tout ça ! Elle a posé la valise et soudain elle s'est levée.* »

La femme a fait une longue pause avant de nous dévoiler la suite. La valise, c'était celle avec laquelle elle avait fait ses premiers voyages du Maroc jusqu'en Inde sans aucun doute, et nous attendions qu'elle parle de la fin de la vie de Véronique et de la dernière cabane…
Puis elle a dit :
« *Elle est partie !* ».

Nous le savions qu'elle était partie de son appartement pour vivre dehors, à quelques mètres de là. Nous l'avions déjà appris de nos recherches.

« *Non, elle est partie très loin, pendant presque deux ans je crois. Elle a rempli un sac, glissé des papiers, de l'argent, des photos… Elle a envoyé quelques cartes postales, j'en ai reçu une où elle me disait qu'elle avait lu le livre d'un philosophe qui avait vécu dans une cabane dans les bois*[15] .

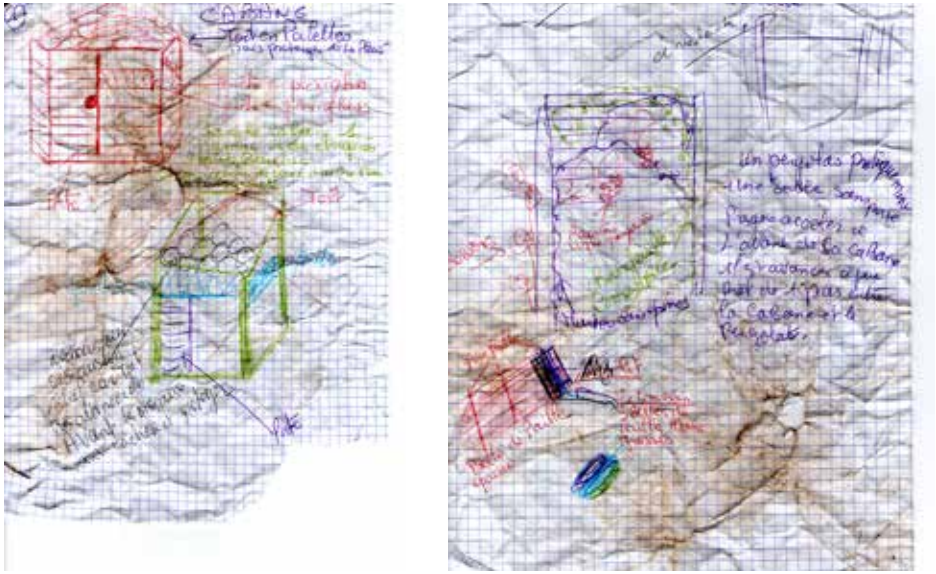
14 La photo est visible sur le site : http://www.laboiteverte.fr/du-wtf-a-lancienne/
15 Ce livre est celui de Thoreau : *Walden ou la vie dans les bois.*

Un jour elle a voulu revenir chez elle, elle n'a pas compris ce qui lui arrivait. Je crois qu'elle avait toujours réussi à payer son loyer tous les mois, avec l'eau, le gaz et l'électricité, elle payait aussi toujours l'assurance, mais son appartement était fermé.
Elle a essayé une clé, une autre, elle a essayé de joindre sa fille au téléphone mais sa fille a dû déménager, elle n'a pas réussi à l'avoir… je dis ça parce qu'elle a appelé de chez moi.
Véronique était énervée, elle a tempêté, je ne l'avais jamais vue comme ça ! Le fin mot de l'histoire, c'est que sa fille avait eu de gros problèmes d'argent et elle avait vidé l'appartement de Véronique, vendu meubles et objets… Véronique qui avait payé son loyer pour rien du tout au final… qu'elle m'a dit. Elle a été broyée une seconde fois, elle était en colère, blessée dans son cœur et son âme. Elle lui en a voulu à sa fille. Je l'ai hébergée pendant deux ou trois nuits.
Un jour elle a toqué chez une autre voisine, qui était la responsable de la cage d'escalier. Elles ont longuement discuté et la voisine lui a donné une grosse valise que sa fille lui avait demandé de lui remettre quand elle reviendrait, la valise était maintenue par deux sangles bien serrées. Véronique ne l'a même pas ouverte, elle en savait le contenu : les photos.
Tout le temps qu'elle a été chez moi, elle retournait chaque jour dans son jardin... qu'on avait d'ailleurs toujours un peu entretenu pendant son absence ».

La femme ne nous l'a pas dit mais on sait aussi qu'elle s'est plongée dans la lecture du philosophe Wittgenstein, qui a vécu dans une cabane à la fin de sa vie et qui a dit cette phrase - que Véronique a dû faire sienne : « *La solution du problème que tu vois dans la vie, c'est une manière de vivre qui fasse disparaître le problème* ».

Et la femme a repris :
« *En mars, je crois que c'était mars... elle s'est décidée à vivre comme elle en rêvait depuis longtemps je pense. Elle a dit qu'elle n'aurait plus jamais d'appartement et s'est mise à construire sa cabane faite de palettes qu'on lui avait récupérées.*
Scie égoïne, cadenas, targettes, chaînes, planches, paille, corde, et hop, elle s'est attelée à la tâche… avec les quelques personnes qui ne la prenaient pas

pour une folle… parce que construire une cabane à 69 ans, il faut bien un peu d'aide !
Les palettes étaient comme emboîtées les unes dans les autres, au début je me rappelle que cet emboîtage m'a fait penser à un parc de bébé.



Rosiers grimpants - chèvrefeuille comestible - vigne grimpante - mûriers grimpants sans épines : la liste des plantes à faire pousser, annotées sur les plans faits par Véronique pour réaliser sa cabane.

La cabane faisait quatre enjambées sur quatre enjambées. On l'a vue mesurer, couper, scier, crayonner, calculer. À l'avant de la cabane, elle a fait des niches pour que les oiseaux s'installent et qu'elle les entende au matin. Et le plexiglas c'était pour faire des fenêtres, une petite sur l'avant, et une plus grande sur le côté. Il y avait tout : la porte avec la targette, et dedans des étagères pour déposer le sucre, la farine, le lait, le café, les allumettes, les bougies, les œufs… Un seau pour les toilettes sèches, un seau d'eau, de la sciure. Il y avait des casseroles, une poêle, des bols et des couverts, deux

gros rondins de bois pour s'asseoir…. Tout ce qu'il faut pour y vivre, quoi ! Et puis un hamac tendu d'un bout à l'autre de la pièce avec ses coussins. Et elle nous disait que c'était mieux qu'un château ou qu'un hôtel. »

Cette phrase a longtemps résonné en nous… une cabane mieux qu'un château ! Nous avions souvenir de quelque chose de ce style. En recoupant des informations avec la tradition orale russe, nous pensons que c'est Véronique qui a permis à ce proverbe d'exister en Russie : « *L'honnête homme habite une cabane, le diable occupe les palais* ».

« *Les oiseaux qui chantent, le vent dans les arbres, la pluie, l'orage, les voix et les cris des enfants… Véronique ne demandait pas grand-chose, juste le respect et la politesse. Et elle avait horreur des cancans. Il faut souvent peu pour être heureux d'une certaine façon, mais je crois que les gens du quartier ne l'ont pas toujours compris.*
Et moi je suis partie... »

Les voisins l'ignorent petit à petit, beaucoup la prennent pour une folle car l'écart se creuse entre un quartier qui se modernise et la vie qu'elle mène. On ne parle plus d'elle, on la regarde de loin.
Et en vivant dans cette cabane, elle perd son existence administrative...
… voilà quelques facteurs qui ont contribué à la faire disparaître des mémoires.

Une cabane encore visible

En juillet 2017, l'agence *Quand Même* et le graphiste *Jéronimo* organisent un chantier de reconstruction participatif de la cabane où Véronique a passé la fin de sa vie.
La cabane a été reconstruite en suivant les plans de Véronique, quelques modifications ont été apportées mais toujours en suivant les idées d'extensions et de transformations qu'elle avait notées sur un cahier.

Philosophie de la cabane

Comme on l'a vu avec Wittgenstein et Thoreau – deux philosophes qui ont vécu en cabane pendant plusieurs années, la manière de vivre des uns en décide d'autres.
Véronique a vraisemblablement, à son tour, influencé le parcours de l'écrivain-voyageur Sylvain Tesson qui a choisi de vivre en cabane pour écrire son livre « Dans les forêts de Sibérie », publié en 2011.
D'où lui est venue cette idée ?
Nous ne retiendrons qu'une phrase : « *La retraite est révolte. Gagner sa cabane c'est disparaître des écrans de contrôle* »[16].
Une phrase qui ne laisse presque aucun doute sur le fait qu'il ait connu Véronique et la manière dont elle a disparu progressivement de la mémoire de tous.

Sur les dernières années de sa vie, Véronique a développé sa propre philosophie, à travers des adages qu'elle écrivait, à la manière de ses poèmes, sur les murs du quartier. Voilà quelques-unes de ses citations :

« *Respire tant que tu peux et occupe-toi toujours… mais lentement !* »

« *Demain sera toujours mieux que le jour d'avant.* »

« *La vie est comme une rose, avec ses embûches comme des épines,*
mais toujours belle comme un bouquet. »

« *La vie c'est comme une passoire, c'est rond et en couleurs,*
avec des trous par lesquels s'échapper quand il y a trop de problèmes. »

« *Mon jardin est libre et sans préjugés.*
Je m'assois, je regarde… c'est lui qui me dit ce que je dois faire. »

16 *Dans les forêts de Sibérie*, Sylvain Tesson, éditions Gallimard, 2011.

Bellevue et le foot : Véronique va droit au but

Le foot, ici comme ailleurs, a toujours été présent dans la vie du quartier, comme les photos ci-dessous en témoignent. Aussi la construction de la cabane s'est faite au milieu des enfants qui jouaient au foot.

Pour remplacer les éternels blousons placés à terre en guise de but, qui revenaient trop sales à la maison sous les cris des parents en colère, ou bien les sacs et autres caisses qui étaient chipés un peu trop souvent, Véronique a eu l'idée d'offrir des buts de foot aux enfants du quartier. Un cadeau construit en secret la nuit avec les restes de palettes qui avaient servi à la construction de la cabane.
Cadeau qui a fait la joie des enfants au matin !

Ces historiques buts de foot qui ont marqué la vie de bien des enfants ont aussi été reconstruits - tout comme la cabane où Véronique a passé la fin de sa vie - par l'agence *Quand Même* avec les enfants du quartier d'aujourd'hui. L'illustrateur *Jéronimo* les a accompagnés dans le dessin et la mise en couleur de ces buts.
Une belle attention, comme un témoin qui se passe à travers les générations, et un juste retour des choses...

L'un des buts de foot reconstruit par les habitants

~ Chapitre 10 ~

Une mort, une sépulture surréaliste et l'oubli qui a suivi

[1973]

Poulidor versus Habann

Le 8 juillet 1973, le monde perd Véronique Habann, et encore une fois le quartier de Bellevue passe à côté, la France aussi.
Pas de commémoration comme le jour de la construction de la cabane de jardin mais un Tour de France qui fait que les yeux des habitants sont tournés ailleurs. Ce 8 juillet est en effet la septième étape du Tour qui se déroule dans les Alpes et Raymond Poulidor n'est pas au mieux de sa forme, la France est anxieuse.
Pendant ce temps, Véronique tousse.

Sa vie au grand air dans un environnement de travaux permanents et de bitume déversé a eu raison de sa santé. Des particules colonisent ses poumons.

Vivre en cabane au milieu des travaux du quartier sera son dernier repos.
Elle meurt d'une pneumonie. Les quelques amis, (et peut-être sa fille mais rien n'est certain au vu de leur brouille), soit une dizaine de personnes en tout (dont les deux vieilles femmes qui ont témoigné dans ce livre), décident de l'enterrer dans son jardin. Cela ne pose pas trop de problème, Véronique n'existant plus administrativement dans le quartier.
L'enterrement se fait en catimini, ses amis cherchent ce qui pourrait la symboliser pour sa sépulture… la plaque de marbre est écartée car jugée trop tape-à-l'œil en raison de la vie discrète et simple que menait Véronique. On parle de fleurs, de planches de bois bien évidemment, mais on se dit que cela ne tiendra pas dans le temps.

Et puis vient cette idée à la fois pertinente et surréaliste !

Un véhicule de chantier a crevé la veille, le pneu est sur le bas-côté. Quoi de mieux que ce pneu pour représenter ce qui aura eu raison de la santé de Véronique ?
« *Et puis…* » dira quelqu'un.
Et puis... le mot même annonce la maladie qui l'a fait succomber, la pneumonie. Bien plus qu'un jeu de mots douteux, c'est une évidence qui prend forme.

Et puis... le pneu ça dure moins longtemps que le marbre mais plus qu'une planche en bois.

Véronique Habann repose donc sous un pneu.

Une évidence, oui !
… pour ceux qui en connaissent la raison, mais quelque chose que nul ne peut imaginer s'il n'en connaît l'histoire…

Voilà encore un fait de plus qui a contribué à l'oubli dans lequel est tombé Véronique.

La sépulture de Véronique, sous laquelle elle repose aujourd'hui.

Une sépulture au milieu d'un jardin devenu parc d'enfants. Véronique qui aimait tant la vie serait heureuse de se savoir là.

Le quartier de Bellevue oublie donc cette femme, elle devient une histoire que l'on raconte aux enfants, une sorte de légende dont on se demande si elle a été vraie.
Les enfants, qui l'aimaient beaucoup, continuent de la faire vivre en construisant des cabanes, une habitude qui va durer jusqu'à la fin des années 70.
En effet, c'est l'année de sa mort en 1973 que Bellevue va se doter d'un terrain d'aventure... Une zone en friche, « le trou » qui devient le terrain de jeux des enfants où ils n'allaient pas construire des cabanes mais comme ils le disaient eux-mêmes : « *On va jouer à Véronique !* »

OUVERTURE
1 FEU A L'ENTREE
TERRAIN DE FOOT
EQUIPE POUR LE
RAMASSAGE DES
OUTILS
LOVE.
ANA

L'héritage de Véronique, lutter contre l'oubli

Le nom de *Habann* a aujourd'hui complètement disparu en France. Malgré nos recherches nous ne pouvons en retrouver la trace. Véronique n'ayant eu qu'une fille (qui s'est vraisemblablement remariée et qui a donc changé de nom), elle a été et restera la seule Habann – l'Histoire ne s'est sans doute pas trompée en faisant d'elle l'inventrice de la cabane de jardin.

Il ne reste que des traces de cette vie incroyable : un pneu, ce livre, une plaque à son nom, un but de foot et des cabanes reconstruites - dont la « première cabane de jardin au monde ». Une demande est d'ailleurs en cours pour la faire reconnaître comme monument historique… et pourquoi pas un jour un classement au patrimoine mondial de l'UNESCO ?

Et bien sûr toutes ces cabanes de jardin qui ont fleuri depuis avril 2014 dans le quartier de Bellevue, gérées au sein de l'association « *Senteurs gourmandes Jamet* », qui ne font que transmettre le message de Véronique :
« *L'être humain est né de la nature et il n'est rien sans la nature, ne l'oubliez jamais, ne l'oublions Jamet*»

~ Épilogue ~

L'existence et le doute… jusqu'où croire au rêve ?

Au gré de nos recherches, certaines personnes se sont interrogées sur l'existence même de Véronique Habann. Nous avons rencontré les mêmes questions lors de l'écriture de la biographie d'un autre inconnu célèbre : Emile Mouette, originaire de Blain, connu comme le seul chuchoteur public au monde.
Plutôt que de chercher à lever des interrogations, car notre but n'est nullement de convaincre mais d'y croire, laissons parler ce poème en guise de conclusion :

Certaines gens existent et on ne les voit pas
D'autres imaginaires, semblent pourtant exister
Vivantes parmi nous, présentes à nos côtés
Sources à la fois de rêve, de peines ou de joies

C'est le cas, mes amis, de Véronique Habann
On ne sait rien sur elle, que sait-elle de nous ?
Moi je me le demande, c'est à devenir fou
Et je reste cloué, seul assis sur un banc

Sous mes yeux des jardins étalent leur splendeur
Ils ont chacun leur style, ou sauvages, ou soignés
Cela dépend bien sûr des soins qu'un jardinier
Leur apporte ou non, mais tous ont leur valeur

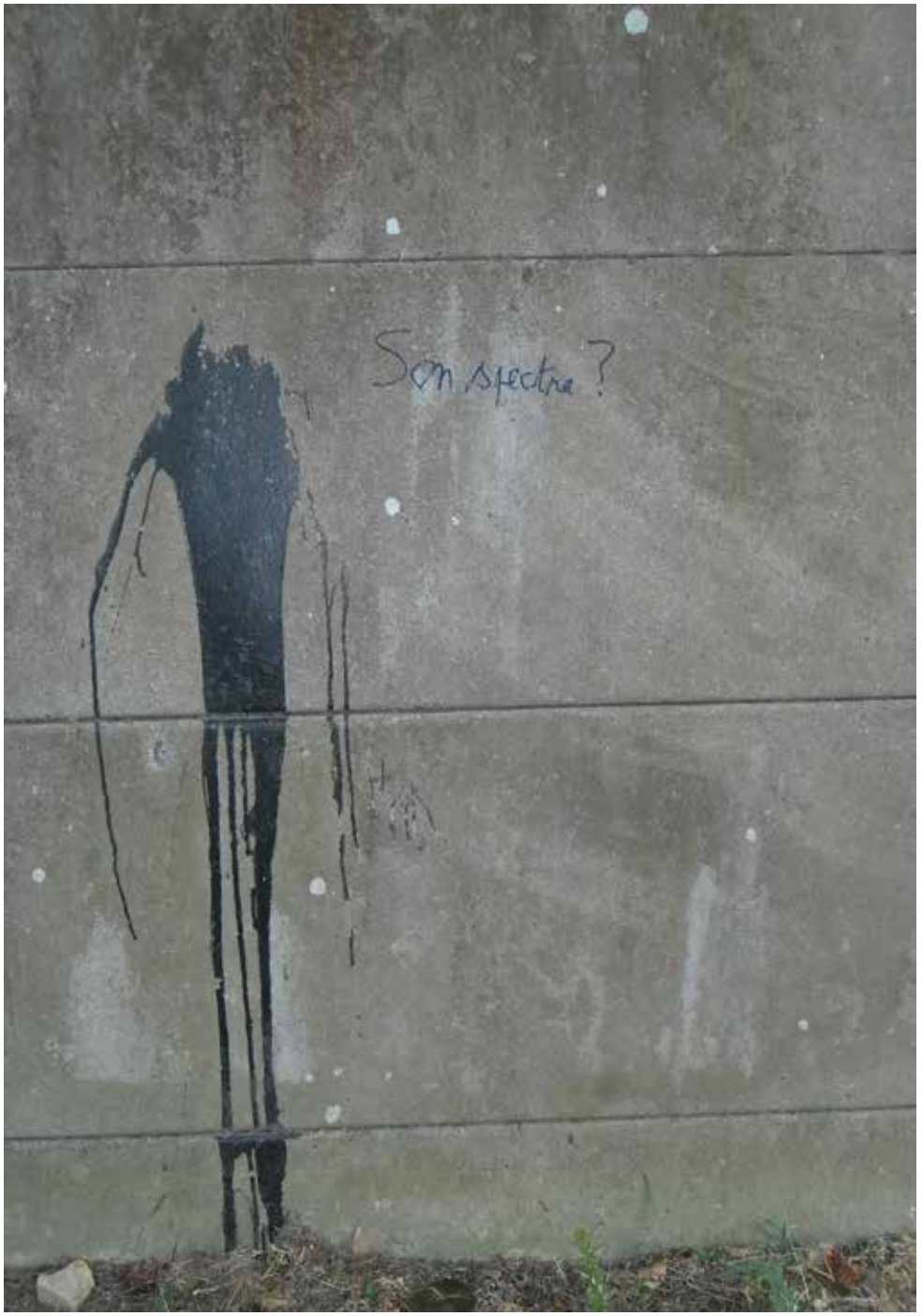
Car la nature agit où l'homme fait défaut
Le soleil fait mûrir les fruits sans besoin d'aide
La pluie fait son travail, nulle plante n'est laide
Chaque légume ajoute ses couleurs au tableau

Il a seulement fallu inventer les cabanes
Où ranger ses outils, et c'est à Véronique
Qu'on doit cette invention, amis, pas de panique
Que ce soit vrai ou faux reste parole d'âne !

Oui tout est à construire, un poème, un roman
Chaque mot est un plus, lourd de sens, capital
Et l'ensemble sera tel le bouquet final
D'un beau feu d'artifice offert aux habitants !

JJR le 09.04.2017

Son spectre ?



~ Remerciements ~

Merci à celles et ceux qui ont participé à ce livre, directement ou de manière plus indirecte comme Kévin, Lisa et les autres...

Merci à toutes les jardinières et jardiniers du quartier qui cultivent et préservent des bouts de nature…

Merci à l'ADPS, au CSC Jamet-Bellevue pour l'accueil et la mise à disposition de salles, à l'équipe quartier Bellevue, à L'Etincelle, à la Médiathèque Lise Bresner, à OPTIMA, à Reg'arts, à l'association Senteurs gourmandes, à Nantes Habitat, à La Maison des citoyens, à C West et au SEVE. Merci aussi à Karine Daniel, députée Nantes Ouest.

Coordination de l'ouvrage : Emmanuel LAMBERT, auteur et comédien au sein de Bulles de Zinc.
Mise en page : Lara MARTINEZ
Couverture – création graphique : Jéronimo
Impression : Ville de Nantes
Crédit photos : sauf mentions contraires
> les anciennes photos (pages 19, 32, 33, 39, 57, 59, 61, 62, 63) nous ont été gracieusement mises à disposition par les archives municipales de Nantes. Merci à Nathalie BARRE pour son accueil.
> les photos de Mai 68 (pages 46 et 47) nous ont été mises à disposition par le Centre d'Histoire du Travail, merci à Xavier NERRIERE.
> Les photos prises dans l'année sont celles des membres porteurs du projet.

A propos de la photo de Véronique
Elle est de Benoit FELTEN, un grand merci à lui : www.benoitfelten.com
Et un autre grand merci à Émilie. On vous conseille de fouiller dans La malle de Madame Mime pour lever un des mystères de Véronique :
https://lamalledemadamemime.wordpress.com/category/1930/

Quelques mots autour du projet Véronique Habann

Cette biographie de Véronique Habann s'intègre dans un projet plus global autour du nouveau Jardin Jamet. Lancé à l'initiative du SEVE de la ville de Nantes et de l'équipe quartier de Bellevue, son objectif était de mener, avec les habitants, la création d'un espace de vie complémentaire sous une forme participative.

Les Am'arts etc., agence d'actions culturelles et *Quand Même*, collectif d'architectes et paysagistes, ont travaillé ensemble et en partenariat avec l'illustrateur Jeronimo et l'auteur et comédien Emmanuel Lambert (*Compagnie Bulles de Zinc*) pour imaginer cette action.
Ainsi, alors que les aménagements de la ville, les jardins familiaux et l'aire de jeux étaient terminés, le collectif a proposé aux habitants de participer au projet final qui devait permettre, autour de l'histoire de Véronique Habann, d'imaginer une identité collective à ce lieu et de fabriquer les derniers aménagements qui pouvaient selon eux enrichir cet espace.

Du temps de lancement en mars 2017 à l'inauguration finale le 8 juillet 2017, les habitants ont pu imaginer, dessiner et construire un morceau de jardin qui les inspirait.

https://www.lesamartsetc.fr/ https://www.jeronimo-dk.com/

http://quandmeme.fr/ https://www.bullesdezinc.fr/

Le livre est téléchargeable gratuitement sur le site :

https://veroniquehabann.wixsite.com/veroniquehabann

~ Table des matières ~

Chapitre 1 : L'impasse des origines.....5

Chapitre 2 : De Jules Verne à l'indépendance.....7

Chapitre 3 : L'étranger et une étrange photo.....13

Chapitre 4 : Les tourments de la guerre et la quiétude des jardins.....17

Chapitre 5 : La poésie de la terre.....28

Chapitre 6 : Le monde change, Bellevue aussi !.....33

Chapitre 7 : La première cabane de jardin au monde.....42

Chapitre 8 : La cabane de jardin et la révolution.....48

Chapitre 9 : La cabane, une philosophie de vie ?.....53

Chapitre 10 : Une mort, une sépulture surréaliste et l'oubli qui a suivi.....61

Épilogue : L'existence et le doute… jusqu'où croire au rêve ?.....67

Remerciements.....71

Ouvrage collectif de :
Patricia PRÉVÔT, Jean-Jacques ROMANES
Viviane POCHIN, Juliette DUPUIS, Marina MOREL

Coordonné par :
Emmanuel LAMBERT

Cette biographie est une sorte de révélation de l'Histoire.

De l'Histoire de Bellevue puisque les habitants qui l'ont écrit ont dû se pencher sur plus d'un siècle de la vie de ce quartier de Nantes.
De l'Histoire des jardins aussi car c'est bien d'une construction que tout le monde connaît dont il s'agit (la cabane de jardin)... mais dont chacun ignore qu'elle est une invention relativement récente et l'œuvre d'une femme incroyable qui a vécu à Bellevue, aujourd'hui tombée dans l'oubli.
De l'Histoire du monde également car cette invention qu'on pourrait croire anodine est à l'origine d'une des plus grosses prises de conscience du 21ème siècle ! Une révolution en marche.

Enfin, c'est une ode à la nature et une manière de croire aux rêves...

Ville de Nantes · Grand Bellevue · Quand même · Les Amarts du Jardin